

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

François DUMAS

Chronique du collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1946, tome 44, p. 159-161

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

CHRONIQUE DU COLLEGE

Ce n'est qu'après bien des hésitations et plusieurs fausses sorties que Bérénice se résolut à nous quitter définitivement. Elle glissa, légère et rapide, entre deux tentures, et disparut, pour notre plus grand désespoir, et pour terminer la pièce. C'est tout juste si nos applaudissements répétés la ramenèrent pour un instant sur scène, mais ce n'était déjà plus elle : c'était Madame Cavadaski, entourée de Paul Pasquier et de sa troupe, qui répondait en souriant à nos bruyants hommages. On poussa alors sur les planches, dans le but manifeste de nous consoler en nous délassant, un « Ours » assez mal léché, intrigant et colérique, qui s'éprit stupidement de la belle qu'il venait d'insulter. — Moralité (d'après Menotti) : Il vaut mieux s'asseoir sur un magasin de munitions que d'adresser la parole à une femme.

« Dommage, tout de même, ô Bérénice, s'exclamait Quartenoud quelques jours plus tard, que tu ne sois point demeurée parmi nous ! Nous t'aurions promenée toute une journée sur des chevaux de bois, tu aurais pu constater les progrès techniques réalisés sur la ligne du Tonkin, et tu connaîtrais maintenant cette angoissante vie d'internat où chaque nuit apporte son petit cataclysme ! » (Le mystère de cette mélancolique poésie trouve son explication dans la suite des événements ci-dessous exposés).

Je chanterai tout d'abord la merveilleuse métamorphose de cette vieille dame noire et fumante, Joséphine de son nom, que la fée CFF mua en une vertigineuse et solide jeune personne, revêtue d'une guirlande d'or et d'un drapeau suisse. O Muses ! guidez mon entreprise et secondez ma défaillante mémoire !

Tempora fuerunt... où la vapeur et la suie régnaient en despotes dans le pays, étendant leur noire domination sur la Grande-Allée et leur trépidante tyrannie dans les appartements ouest de notre Maison. Le bâtiment tout entier tremblait d'aise à l'approche de l'inoffensif monstre, et les « tchou-tchou » de Joséphine correspondaient, pour chacun de nous, à un état d'âme. Et Monthey était une cité dans le genre de Lhassa, pleine de mystère et presque inaccessible...

L'amour du confort et la maladie de la vitesse ont tué cette poésie. Profondément affligée par le mépris dont elle se sentait l'objet, la vieille Joséphine, après diverses tentatives de redressement qui s'avérèrent vaines, se soumit à la plus inhumaine des opérations chirurgicales. La belle flamme qui réchauffait continuellement son cœur encore ardent s'éteignit un vendredi matin, cyniquement remplacée par d'affreux moteurs de froid métal : maintenant Joséphine est jeune ; elle n'a plus ses vapeurs. Mais personne ne la reconnaît plus. Et Monthey est devenue une petite ville comme toutes les autres, où vous pouvez vous rendre quand bon vous semble et que vous pouvez quitter n'importe quand ! A tel point que les externes de là-bas peuvent désormais aller passer à la maison l'heure de classe qui, éventuellement, leur déplairait, et revenir au Collège pour l'heure suivante. « C'est épatant », disait Morand.

Grâce à ces « facilités de communication », un pluvieux dimanche de mai vit affluer à St-Maurice une énorme quantité d'hôtes particulièrement bruyants. Attirés par le faste d'une alléchante affiche « due au talentueux pinceau du Chanoine Terraz », ils noyèrent notre cité dans les flots harmonieux de leurs bombardons et martelèrent nos rues d'un nombre incalculable de défilés généraux ou partiels. Evidemment, la ville s'était parée de sa plus belle robe ; et l'on sut enfin pourquoi le clocher de St-Sigismond s'était entouré depuis longtemps d'audacieux échafaudages : on y planta, tout au sommet, quatre magnifiques drapeaux.

La Fanfare du Collège entra dans la danse à huit heures du matin, et représenta plus que dignement notre établissement en participant à un Concours de marche dont les résultats demeurent encore incertains à l'heure qu'il est.

Grands et Petits, ce jour-là, fanfarons ou non, se livrèrent béatement aux plaisirs innocents et aux émotions aéronautiques, s'abandonnant à l'aile du grand voltigeur ou s'agrippant au volant d'une auto électrique. Plusieurs allèrent même jusqu'à pénétrer dans l'antre d'un subtil magicien, lequel, avec « ouin tout pitit peu d'espérance », faisait disparaître son chien, éclore une couvée au sein d'une poêle à frire, ou monter lentement sa femme dans l'espace. (Pour tout renseignement d'ordre technique concernant cette dernière tentative, prière de s'adresser à Montavon.)

C'est en arrivant au dortoir, ce jour-là, que Pometta, avide de science occulte et inquiet au sujet de son avenir, voulut s'ériger en aruspice. A défaut de sacrés poulets, il éventra le plancher du dortoir. Ce qu'il y lut dut être bien affreux, car il en sortit silencieux et pâle, et rentra dans sa chambre tel quel. Nous ne comprîmes son effroi que dix jours plus tard, au cours des trois nuits de terreur qu'il nous a été donné de vivre.

Les événements des deux premières sont du domaine public : cette montagne, d'abord, qui s'ébranle tout entière, crachant mille obus et autant de sapins ! On se lève, on discute, on interroge la nuit ; plus rien dans le silence noir, que ce panache de fumée grise et ces sourdes détonations... Au matin de l'Ascension, voici que la terre se met à trembler ! Haletants dans nos lits, nous tendons nos oreilles vers le rocher, vers le clocher : lequel des deux ?... Grâce à Dieu, ni l'un ni l'autre ne bougea.

« Chamè 203 », écrivait un jeune Suisse allemand à sa petite sœur en lui notifiant les angoisses de la troisième nuit. — L'attente d'une catastrophe prévue est, on le sait, beaucoup plus tragique que la catastrophe elle-même. Aussi je renonce à décrire les craintes, appréhensions et sueurs qui remplirent nos lits lorsque nous attendions tous, trépидants et universellement éveillés, l'apparition du fantôme que Praz s'était promis d'incarner à la lueur des bougies. Hélas ! l'angoisse générale dura toute la nuit, car un petit obstacle empêcha la naissance du revenant : seul parmi les cent des deux dortoirs, Praz dormit du sommeil du juste, de neuf heures du soir à cinq heures du matin. C'est la pire des choses qui pouvaient nous arriver.

Il va de soi que toutes ces émotions successives postulaient un repos de quelque envergure. — Pour ces messieurs de III^e Commerciale, déjà foncièrement éprouvés par l'examen écrit du Diplôme, la bienveillante Autorité décréta une relâche de cinq jours. Quant aux autres, la fête de la Vallensis vint, à point, refaire les forces débiles des Agauniens et nous permit, à nous les profanes, de grimper aux Giettes. — Les premiers, à Loècheles-Bains, noyèrent leurs angoisses dans beaucoup d'eau de pluie, des flots d'éloquence et un peu de bière. Le magistral discours de leur Président prouva au Valais tout entier que l'équilibre mental était désormais retrouvé. Nous, au chalet, nous fîmes un bon repas, à peine troublé par l'irruption tant soit peu hirsute du « lieutenant des nègres » (Leutenegger pour les dames), auquel nous donnâmes une chasse en règle. Toutes nos inquiétudes sont restées là-haut. Espérons que nous ne les retrouverons pas, demain, à la traditionnelle promenade à la montagne.

« Au moment de mettre sous presse », comme disent les grands quotidiens, un événement s'est produit, que je m'en voudrais de ne pas relater : M. le Chanoine Schyrr, ardent missionnaire revenu momentanément du Sikkim, nous a réunis hier après-midi (pendant la classe, messieurs !) pour une causerie admirable. Impossible de résumer une telle conférence : du plus grave des Physiciens au plus léger des Principistes, tous furent conquis par la cordiale et simple éloquence de ce très sympathique apôtre, qui a su nous parler avec une si évidente affection, un sens si exact de notre mentalité et de nos goûts qu'il a gagné de haute main la difficile gageure de tenir en haleine cinq cents étudiants, pendant une heure et demie, en une étouffante après-midi de juin. De la part de tous, sans aucune exception (et je vous prie de croire que c'est rare), je vous dis un très profond merci et vous présente, mon révérend Père, nos vœux les plus chaleureux pour votre retour parmi vos chers Népalais. Nous prions pour vous, et... mais laissons faire la grâce de Dieu.

Et voilà. Je n'étais pas à la promenade des fanfarons, à Finhaut, mais je sais qu'elle fut belle et qu'elle laisse à tous les participants un très vivant souvenir. Le geste aimable de la Municipalité, en particulier, a fait plaisir à tout le monde.

Dans trois semaines, les vacances. Je vous les souhaite excellentes.

François DUMAS, Rhét.

A L'AGAUNIA

Au V^e Concours d'athlétisme léger de l'Association des Etudiants suisses qui a eu lieu le 9 juin à Fribourg, « l'Agaunia » s'est classée au quatrième rang.

Henri Mehling, phys., occupe au classement individuel le 9^e rang, *Henri Volken*, phys., et *Hubert Wolff*, hum., le 19^e, *Bruno Perren*, phys., le 21^e et *Jean-Pierre Poncini*, rhét., le 26^e